

Québec français



L'oeuvre de Claude Jasmin Un album de famille

Gilles Dorion

Number 65, March 1987

Claude Jasmin, romancier

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/45356ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dorion, G. (1987). L'oeuvre de Claude Jasmin : un album de famille. *Québec français*, (65), 33–35.

L'OEUVRE DE CLAUDE JASMIN

Un album de famille

Une oeuvre multiple et variée

L'oeuvre narrative de Claude Jasmin se partage désormais en cinq cycles, selon la bibliographie commode qui apparaît à la fin de *Maman-Paris Maman-la-France* (1982) et qui en identifie déjà quatre: « le Cycle de la violence », « le Cycle sur Éthel », « le Cycle des contes » et « le Cycle des souvenirs ». Depuis, un cinquième s'est rajouté, que nous nommerons « le Cycle des polars ». Si l'on en croit l'auteur, on pourra bientôt en compter un sixième, celui de l'anticipation. Nous étudierons ici l'oeuvre romanesque de Jasmin, à savoir trois des cinq cycles: « le Cycle de la violence », « le Cycle sur Éthel » et « le Cycle des souvenirs ».

La violence comme solution

Sans nous attacher strictement aux cycles proposés, en raison surtout des recoupements thématiques qu'il importe d'effectuer, nous pouvons déjà déceler la tonalité générale du premier cycle, soit la violence, en accord avec la période de la révolution dite « tranquille », qui a vu naître le rejet de valeurs (considérées comme) dépassées, de tabous et d'interdits mesquins, irritants et vexants, de modes de pensée et de vie jugés rétrogrades à bien des égards. Cette violence est incarnée dans des personnages amers, désillusionnés, déçus par une société sévère qui ne leur a pas permis de s'exprimer librement, qui les a réduits au silence, qui a exercé contre eux, contre leurs projets, des contraintes étroites, inexplicables, dont ils tentent de se défaire. L'injustice sociale semble être le ressort des trois romans du cycle de la violence: pourquoi « l'argent, les richesses, le bien-être » ont-ils été donnés aux uns et enlevés aux autres?, se demande le héros (innommé) de *la Corde au cou* (C. C., p. 105). Ensuite se produit (et se renforce) le clivage entre les nantis, les « sales petits bourgeois » de riches et les pauvres gens du quartier Villeray, dans *Délivrez-nous du mal*, où un gigolo, Georges Langis, est entretenu par un « petit-enfant-gâté-de-richard », André Dastous, puis dans *Pleure pas, Germaine*, où Gilles Bédard doit fuir comme un voleur vers la Gaspésie, avec femme, enfants et bagages car il « en a plein le casque » (P. P. G., p. 9) de ne pas pouvoir vivre décemment. Ces situations « anormales » ont créé un irrépressible besoin de délivrance, peu importe les



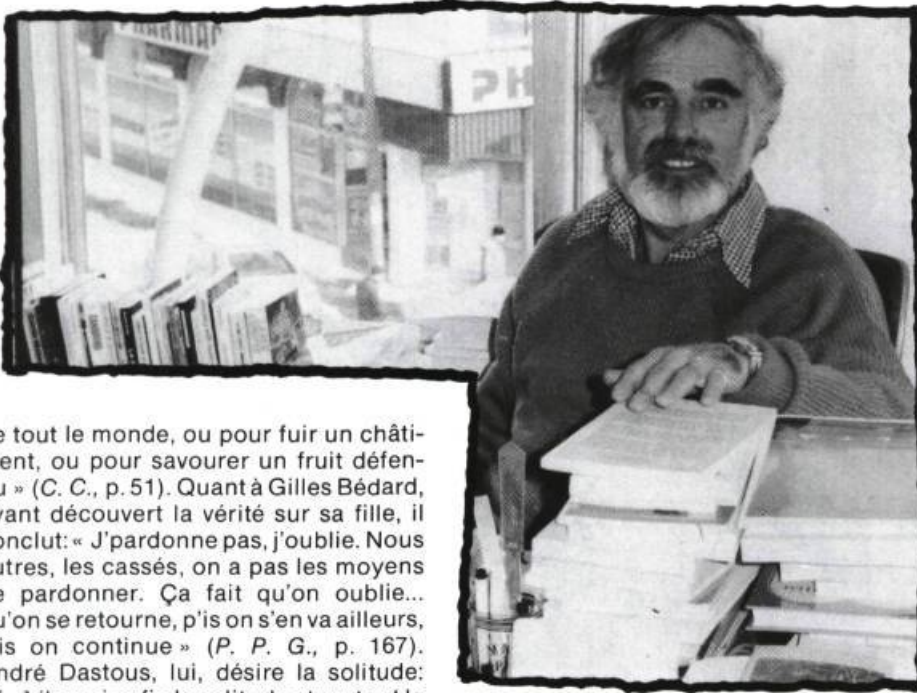
gilles dorion

moyens envisagés, surtout les moins honorables, ceux qui paraissent les moins acceptables par la société, par les autres... Ainsi se crée la chaîne, l'engrenage de la révolte et de la rancune qui engendrent la haine, une haine qui crie vengeance. Parce qu'ils sont mal nantis, les personnages sont inquiets, « insécures ». Parce qu'ils sont mal aimés, ils sont stressés, remplis d'amertume, mal à l'aise dans leur peau. Une seule solution, radicale, semble s'imposer: le meurtre. Le « héros » de *la Corde au cou* a noyé par dépit sa maîtresse Suzanne, qui s'était donnée au richard Driftman. André Dastous, méprisé par son amant, le tue en le précipitant du haut du balcon de son appartement. Gilles Bédard, de son côté, se dirige vers la Gaspésie dans l'intention de venger la mort de sa fille Rolande, dont il apprend finalement qu'elle s'est suicidée après avoir assouvi pendant longtemps les appétits sexuels de Léon, qu'il considérait comme son « vieux chum ».



À ce « cycle de la violence » appartient sans aucun doute possible *l'Armoire de Pantagruel*, le roman le plus violent de tous ceux de Jasmin, dans lequel le prisonnier Richard Mars, Dick-le-voyou, achète le silence de son gardien d'hôpital pour aller abattre froidement son père, sa mère, le psychiatre qui l'a « fiché », le juge qui l'a condamné et son ex-maîtresse, Carole Malbeuf, qui l'a « donné » à la police. Ce dernier roman résume, pour ainsi dire, la problématique dont nous avons suivi le déroulement. Aussi pourrait-on affirmer que Jasmin cultive la psychologie des inquiets et des violents, ce que révèlent hors de tout doute les questionnements incessants, obsessionnels et presque morbides auxquels se livrent ses personnages. Ces quatre romans plongent le lecteur dans un monde de voyous, de démunis qui estiment avoir droit au bonheur, comme les autres. « Je veux jouer [sic], je veux être heureux », déclare le protagoniste « polisson, vandale, voyou, « bum », voleur, gibier de potence, déserteur, assommeur, « gunman » », qui estime être né pour le crime, comme Macbeth, et qui justifie ainsi le meurtre de Suzanne: « [...] cette idée de la tuer m'apparaissait comme la seule solution... Nous délivrer de cette misère m'a fait un grand soulagement » (C. C., p. 160).

Traqué par la police, il doit fuir et, surtout, se cacher indéfiniment. Que devient alors sa quête du bonheur? « Sans se cacher, un homme doit être heureux, car, moi, je me cache depuis ma naissance... Oui, je me suis toujours caché



de tout le monde, ou pour fuir un châtiement, ou pour savourer un fruit défendu » (C. C., p. 51). Quant à Gilles Bédard, ayant découvert la vérité sur sa fille, il conclut: « J'pardonne pas, j'oublie. Nous autres, les cassés, on a pas les moyens de pardonner. Ça fait qu'on oublie... qu'on se retourne, p'is on s'en va ailleurs, p'is on continue » (P. P. G., p. 167). André Dastous, lui, désire la solitude: « [...] j'aurai enfin la solitude et surtout le temps de devenir quelqu'un » (D. N. M., p. 177). Dick, pour sa part, « ne veut plus le bonheur. Il n'y croit plus » (A. P., p. 135).

On aura noté que les sentiments brutaux des personnages s'exercent contre des parents, maîtresses, amis, éducateurs, auxquels ils reprochent coups, humiliations, mensonges, trahisons, interdits... Toutes les actions des protagonistes s'inscrivent dans le tragique d'un quotidien qui exacerbe leur condition humiliée, à l'image, d'ailleurs, de la condition du peuple québécois. Ce qui les caractérise par-dessus tout, c'est le mutisme, car ils sont « muets de naissance, de race » (A. P., p. 55), en plus d'être des faibles, des mous, des velléitaires. Parmi les figurants, le père offre une image particulièrement désolante, qui n'est pas sans rappeler celle que projettent les romans de Gilbert La Rocque, comme *Après la boue* et *Corridors*. « Il y a longtemps qu'il voulait débarrasser la planète de ce mou, de ce sous-homme, de ce misérable pitre sénile. De ce soumis velléitaire » (A. P., p. 28). Et les héros de s'emporter, dans de nombreuses et terribles diatribes, contre leur condition misérable, contre l'éducation reçue, contre les coups, la misère, le mépris, contre les intellectuels et les riches (souvent associés), en un mot contre l'injustice. Ces diatribes, faciles mais efficaces, prennent le ton de la sincérité, de l'authenticité. Un seul exemple: tiraillé entre la bonté et la violence, Richard se ravissait en se disant « que ce pays était bourré d'insignifiants qui chiaient dans leurs culottes, d'êtres veules et soumis... » (A. P., p. 62) et qu'il s'imaginait faisant « sauter à la dynamite des autocars remplis de cette race de monde » (A. P., p. 63).

Voisin de la violence et de la haine, l'amour

Sans avoir écrit ce que l'on pourrait appeler des romans d'amour, Jasmin parsème des scènes amoureuses dans ses romans et récits, décrit des personnages en quête d'amour et de tendresse, de chaleur humaine. Le « Cycle sur Éthel » est avant tout cela. Considérer *Éthel et le terroriste* (à cause de son titre) et *Revoir Éthel* comme des romans de la violence masquerait le sens profond de ces deux oeuvres car c'est réellement le sentiment amoureux qui y est exploité. L'amour guide sans cesse les faits et gestes de Paul (devenu Germain dans le deuxième roman) Clément et d'Éthel Rosensweig et leur besoin d'être ensemble, leur commun et puissant désir de l'autre. « Et sa fille, sa beauté, sa noirronne, sa perle, mon africaine, mon jus, ma négresse, ma peau — eh bien oui, je lui [madame Rosensweig] ai enlevé son petit trésor, et je le garde et je l'aime — et c'est bien bête l'aimer de même [...] » (E. T., p. 15). Pourtant, ignorer que leur aventure commune se déroule à l'ombre de la violence serait méconnaître le contraste tragique qu'a voulu créer le romancier. Paul s'est cru « un outil indispensable » (E. T., p. 46); c'est pourquoi il est devenu un « pauvre petit porteur de bombes » (E. T., p. 26) pour les terroristes du FLQ. Et elle qui demande sans arrêt: « Pas de mort? » Maintenant ils tournent le dos à la violence, au terrorisme, à la mort dans une course éperdue vers New York. Que recherchent-ils? La paix, la tranquillité, le bonheur. « Éthel, c'est pas possible. Nous serons heureux pour vrai, un jour, quelque part » (E. T., p. 30). « Pourquoi ne pas essayer. Redevenir des innocents. Nous

avons, en commun, ce goût: être heureux » (E. T., p. 71), déclare Germain. En parcourant avec elle les rues de New York pavées d'annonces publicitaires criardes, infantiles... et merveilleuses, il dit: « Nous rigolons. Nous sommes heureux. Nous le serons partout. Nous le serons malgré tout » (E. T., p. 75).

Ils ne peuvent, cependant, s'empêcher de penser à leur « pays bourré de soutines multicolores, de petits épiciers, de maigres scieurs de bois [...] » (E. T., p. 67). La diatribe se développe, s'enfle, se grossit d'injures et de dénonciations. Pourtant, ils éprouvent le mal du pays, le goût de revoir les leurs, leurs maisons, leurs odeurs. « Chacun sa misère, son désordre. Nous aimons le nôtre » (E. T., p. 110). Survit, malgré tout, le rêve indépendantiste car cette quête du bonheur s'exprime dans un voyage raté. Voulant fuir la violence, Paul y retourne, pris dans l'engrenage comme il l'est, et la ronde infernale recommencera. Il déclare: « Je préfère garder ma juive, et perdre l'idéal national! » (E. T., p. 93). Cependant, il lui faudra se résigner et obéir aux ordres... N'avait-il pas affirmé: « Le mal, Éthel, le vrai mal, le seul, c'est l'ignorance [...] C'est elle qui sème les confusions, qui entretient la médiocrité, les tabous et les préjugés » (E. T., p. 114)?

Après dix ans de séparation, Paul [Germain] rêve de revoir Éthel. Sous prétexte d'assister à un séminaire sur la couleur qui se tient à l'Université John Hopkins de Baltimore, il nous entraîne encore une fois dans un voyage échelonné aux États-Unis, jusqu'en Caroline où, selon les renseignements obtenus, demeurerait Éthel. Il a même l'intention d'y présenter une communication qui s'intitulerait: « La Couleur amour », mais il se désiste au dernier moment. Pris entre deux compagnons de route, l'un homosexuel à la recherche de ses parents, l'autre, marqué par le fanatisme et qui veut l'entraîner dans des actions de destruction démesurées (rien de moins que la fabrication domestique d'une bombe atomique qu'il lancerait sur le Stade olympique à l'occasion des jeux de 1976!), il résiste tant qu'il peut. Son unique but: retrouver Éthel.

Ce roman, à vrai dire, constitue une sorte de roman policier avec ses filatures, ses enquêtes, ses mystères, ses arrestations et annonce, comme *la Corde au cou*, le cycle des polars. Pour prolonger le suspense, toujours est différée la rencontre des deux amants. L'auteur prend prétexte de cette interminable quête amoureuse pour dévoiler une image crue, réaliste, impitoyable de l'« Amérique » — avant même Jacques Godbout — en même temps qu'il lance une diatribe contre le Québec: « Germain voulait fuir, fuir cette misère spirituelle, ces parcs à bestiaux bourrés

d'ignorants contents, de colonisés contents, de « moutons » heureux » (R. E., p. 101).

On aura noté sans peine l'appel irrésistible du voyage, du déplacement, reliquat certain du nomadisme de nos ancêtres, les premiers colons, qui avaient la bougeotte, qui avaient du mal à s'établir quelque part d'une façon définitive.

L'armoire aux souvenirs

Déclarer qu'une partie importante de l'oeuvre de Jasmin tire son matériau romanesque de l'autobiographie semble dorénavant un lien commun, surtout quand on examine le « Cycle des souvenirs ». L'emploi fréquent du « je » nous y invite tout naturellement. Si l'on tient compte de *l'Armoire de Pantagruel* — qui nous paraît relever plutôt du cycle de la violence —, le nombre d'ouvrages, huit, indique nettement la veine préférée de l'auteur, encore qu'il faille, avant d'en faire une brève étude, expliquer le sens que prend ici l'autobiographie en même temps que l'hésitation qui perdure entre les appellations « roman » et « récit ». Si l'on accepte qu'autobiographie désigne non seulement la vie de l'auteur au sens strict mais aussi tout ce qui gravite ou a gravité autour de lui, en plus du tableau d'un quartier, d'une ville, d'un pays, d'une société, nous voilà fixés. Il ne s'agit pas ici de confronter les romans dits autobiographiques à la vie de Jasmin mais plutôt ses récits; encore moins, d'ailleurs, pour en découvrir l'authenticité ou la véracité, mais pour en souligner les qualités stylistiques, en dégager les thèmes dominants et en examiner le sens.

La mince intrigue du roman *Et puis tout est silence* ne sert que de prétexte — aussi inusité soit-il, à savoir l'écroulement d'une grange qu'un jeune homme est en train de transformer en salle de théâtre — à un long défilé de souvenirs rappelant l'émerveillement de l'enfance, l'âge des découvertes, le temps béni du bonheur, jusqu'au seuil de l'âge adulte. En bref, c'est le récit des années d'apprentissage de la vie, l'enfance et l'adolescence ressuscitées. L'image du père y est proposée sans fard dans le chapitre 8, intitulé « la Nappe vernie sur la table »: l'idole que le jeune garçon s'était fabriquée perd vite de son éclat. Si la charge est moins violente que dans *l'Armoire de Pantagruel*, elle n'en reste pas moins une constante de l'oeuvre narrative de Jasmin. (Est-ce pour tenter une mise au point ou une réhabilitation qu'il publiera, en 1983, en collaboration avec son père, *Deux mâts une galère?*) Pendant que, blessé grièvement, il réfléchit sommairement aux moyens de se libérer de l'amoncellement de poutres et de planches sous lequel il gît, il se remémore les principales étapes de sa vie, ce qui lui

procure l'occasion — comme dans la plupart de ses romans où les héros effectuent des remontées dans le passé — de dénoncer les travers du temps: l'éducation forcée, la foi artificielle, les apparences... Quand il s'agit des intellectuels, ses têtes de Turc, la dénonciation devient presque vitriolique (p. 123). Le chapitre 12 traduit, pour sa part, une autocritique corrosive digne du meilleur Godbout de l'époque. Bien entendu, transparaissent continuellement la nostalgie de l'enfance, l'amour de la nature, le besoin du refuge, de la sécurité et de la liberté. En filigrane, la découverte de l'amour. C'était, somme toute, « un temps de bonheur » (E.P.T.E.S., p. 55-56).

L'autobiographie se poursuit dix ans plus tard avec *Rimbaud, mon beau salaud!* qui entremêle plutôt maladroitement des souvenirs personnels et certaines situations choisies de la vie de son idole littéraire, qu'il commente en l'interpelle familièrement. Dans cette sorte de confession directe, franche, surtout éclate une agressivité un peu hargneuse en accord avec les revendications d'une révolution tranquille qui s'essouffle. À travers « un flot incontinent de souvenirs » (R.M.B.S., p. 139), Jasmin rêve d'une grande réunion avec la France et la francophonie: « [...] et ce sera bien fini, par ici, de notre sentiment d'isolés, de cocus, d'orphelins perdus en marais et mares anglo-saxonnes » (R.M.B.S., p. 50). Le même sentiment remplira les pages de *Maman-Paris Maman-la-France* avec autant de naïveté que d'enthousiasme quand, à 49 ans, il découvrira la mère patrie lors d'un premier voyage outre-mer.

Dans la même veine autobiographique se déroule *la Sablière*, un des romans les mieux réussis de Jasmin, que Jean Beaudin a porté à l'écran en 1985 sous le titre « Mario ». On y assiste au triomphe total de l'imaginaire: deux enfants, Clovis, 16 ans, et Mario, 10 ans, passent leur été dans une sablière située près du chalet de leurs parents. C'est encore le visage de l'enfance qui est montré, avec une différence fondamentale de focalisation, toutefois: ici, un adolescent se raconte, tandis que, dans les autres romans et récits, l'enfance est racontée par un adulte qui se souvient, ce qui fait que, malgré des moments tragiques et profonds, l'ensemble conserve une allure puérile due sans doute à l'âge mental du jeune Mario et à celui de Clovis qui refuse de vieillir. Au sortir de cet été, Clovis aura enfin accédé à l'âge adulte.

Quant à la trilogie commencée avec *la Petite Patrie* (1972), qui se poursuit avec *Pointe-Calumet boogie-woogie* (1973) et s'achève avec *Sainte-Adèle la vaisselle* (1974) — et que complètera *Maman-Paris Maman-la-France* — elle reprend chronologiquement, avec un

luxe inouï de détails, d'anecdotes, de renseignements précieux sur les gens et sur l'époque, les 22 premières années de la vie de l'auteur. L'ensemble est agréable, coloré, vivant car Jasmin jette un regard souvent amusé et légèrement malicieux sur les êtres, les événements et les choses, sans acrimonie, contrairement à ses romans. Malgré sa sérénité, on sent, derrière les mots, une critique implicite de l'époque et une nostalgie certaine d'une « existence calfeutrée, à l'abri des soucis adultes » (P. P., p. 67).

L'écrivain impénitent

La critique a beaucoup médité sur l'écriture de Claude Jasmin en se livrant parfois à des exécutions sommaires. Bien sûr, le vocabulaire n'est pas toujours approprié, des anglicismes se sont glissés ici et là en « faux amis », quelques tournures défectueuses déparent certains romans, en raison sans doute de la rapidité de l'écriture ou de la négligence des correcteurs... Sans être un génie de la plume, Jasmin nous semble doué d'un talent vigoureux de conteur et de romancier, qui se traduit habituellement par un style nerveux, presque saccadé, accordé au rythme trépidant de l'action et au halètement du suspense. Dans ses derniers romans, la phrase tend à devenir nominale et acquiert plus de souplesse. Ce style répond à la structure générale des romans: mises en situation claires et directes, analepses constantes, enchaînements habiles marqués de pauses descriptives aux traits rapides et justes, d'échappées oniriques fréquentes — rêves, cauchemars, délires. On pourrait quelquefois regretter le côté un peu répétitif des déplacements, mais on doit souligner, en revanche, l'habileté que manifeste l'écrivain, qui habite l'espace, l'occupe pleinement en le parcourant dans tous les sens, en le décrivant dans tous les détails. Enfin, l'emploi régulier du « je » et l'interpellation, associés à une langue simple et colorée, apportent une incontestable vivacité à ses récits et romans.

Comme l'avoue Jasmin lui-même, il est un bavard impénitent, il éprouve sans cesse la démangeaison d'écrire, sans pouvoir nécessairement maîtriser comme il le voudrait le pouvoir des mots, ce que déplorent plusieurs de ses personnages, comme Richard Mars « qui tente de s'évader avec les mots, avec ces maudits mots que lui, Richard, n'a jamais réussi à dominer, à dompter » (A.P., p. 49), comme Mario, dont il est le double. Mais il s'acharne à écrire et incite les autres à faire de même: « Ce que je désirais changer au fond, c'était le lot habituel des écrits. Je le fais. Maladroitement, je le fais pourtant. [...] Jeunes hommes qui venez, prenez vite un pavre et simple bout de papier, c'est la liberté » (R.M.B.S., p. 94).